

Chapitre 21 - Tourisme dans le nord historique

Le lac Tana et Gondar

Notre florilège touristique commence par un vol. Nous avalons d'un coup d'aile neuf cent kilomètres de montagnes vers Bahar Dar et le Lac Tana. En chemin un bref coup d'œil par le hublot me révèle à quelle sauce nous serons mangés lorsqu'il faudra reprendre la marche vers le nord : un paysage déchiqueté de plateaux, de pics et de vallées peuplées...

Tout de suite, pour se mettre dans l'ambiance, nous goûtons à la solitude et aux eaux silencieuses du lac Tana : des pélicans, une île, un monastère du XIV^e siècle, perdu dans des frondaisons vertes : Kebran Gabriel. Les femmes restent sur le débarcadère : *persona non grata*. Nous faisons fait tinter à l'entrée deux phonolithes, orgues de basaltes suspendus, qui résonnent comme des cloches d'airain. Un vieux moine vient nous ouvrir l'église ronde. Une véranda court tout autour pour protéger du soleil et de la pluie de lourdes portes en bois. A l'intérieur, dans la pénombre est érigé un monument carré qui occupe presque tout l'espace intérieur circulaire. Un carré dans le rond. Il renferme le Tabot, une copie des tables de la loi : les Dix Commandements. Sans Tabot, l'église n'est qu'une coquille vide, il est la raison d'être et l'âme de l'édifice. Sur les quatre côtés, les quatre portes de ce Saint-des-Saints cubique ne sont jamais ouvertes. Seuls les prêtres y ont accès quelques jours par an. Ses parois sont entièrement recouvertes de fresques. Tout le catéchisme orthodoxe s'y mêle avec des légendes, des vies de saints, de grandes batailles historiques, des miracles et des anges. Des milliers de personnages aux grands yeux noirs en amande, des dragons pourfendus par Saint-Georges, Saint-Michel volant au secours des rois avec son épée, des martyrs répandant leur sang, beaucoup de têtes coupées par des personnages enturbannés, des muftis et autres derviches levantins. Beaucoup de rouge, de diables, de scènes de carnage qui rappellent, en plus de l'architecture, les fresques bouddhiques des monastères himalayens, du Bhoutan au Ladakh en passant par le Tibet. Mais ici les portes ne s'ouvrent pas sur le sourire énigmatique d'un gros bouddha d'or drapé de thankas.

Le lendemain nous visitons les chutes de Tississat sur le Nil Bleu. Ici passent les neuf dixième de l'eau du Nil ; le Nil Blanc en provenance du lac Victoria n'en fournit que dix pour cent et s'épuise dans les marais du sud Soudan. D'où l'importance stratégique de ce fleuve pour l'Egypte. La vie de 100 millions de personnes dépend de cette eau qui gronde sous nos yeux : le sang du Sahara. Tississat veut dire « feu fumant ». La chute résulte d'une fracture rectiligne dans une couche épaisse de basalte. Les cataractes s'engouffrent aussitôt dans des gorges profondes pour entamer leur contournement fou, d'abord vers le sud, pour remonter peu à peu vers le nord en une large courbe et une interminable descente de près de 1500 m de dénivelé vers le Soudan. Les embruns rebondissent en bourrasques qui vont nourrir une jungle luxuriante en face des chutes. Pas moyen de résister : en souvenir du « jacuzzi de Dieu » des chutes Victoria¹, je me jette à l'eau, nage dans les impressionnants bouillons et disparaît derrière le rideau des chutes. Minutes d'éternité. D'une petite éminence rocheuse, je m'élance dans le bouillon pour un plongeon mythique dans le fleuve si jeune. Il faudra s'en souvenir quand nous batifolerons dans le Nil soudanais ou égyptien, des milliers de kilomètres en aval. Un saut de l'ange mythique dans les sources du Nil ! Qui a dit que les touristes devaient être des clampins ?!

Les jours de visite se suivent et accumulent les trésors. Gondar, troisième cité impériale Abyssinienne du XVI^e siècle et le château fort de Fasilidas. C'est un ensemble d'édifices bâtis par des rois successifs sur un plateau dominant un paysage vallonné et regroupés dans

¹ Cf Tome 1 : p.238

une enceinte ovale autrefois percée de douze portes. Le premier fort est massif, crénelé et puissant. Bâti en pierres brutes, il a résolument une touche médiévale. Une tour carrée élevée au dessus de la masse servait de chambre du Roi. Un balcon permettait au grand chambellan de faire les annonces publiques car le roi ne se montrait jamais. Il recevait ses invités derrière un rideau. Les quatre tours rondes surmontées de dômes et les créneaux pointus trahissent la patte d'architectes Moghols venus d'Inde. Les liens commerciaux du royaume avec l'Asie étaient très forts. Les bains de Fasilidas où se célèbre chaque année, lors de la fête de Timkat, le baptême de Jésus dans le Jourdain, rappellent étrangement le Temple d'Or des Sikhs à Amritsar : petit castelet planté au milieu d'une pièce d'eau carrée, rempartée de pierres et ombragée par des figuiers antédiluviens dont les racines ont phagocyté les murs.

L'Eglise Debre Berhan Selassié, (la Trinité sur le Mont de Lumière) à l'autre bout de la ville, est l'une des plus saintes du pays. Deux enceintes fortifiées l'ont protégée de la destruction lors du sac de toutes les églises de la ville par des derviches mahdistes venus du Soudan en 1888. Le jour de l'attaque, l'église dut son salut à l'intervention providentielle d'un essaim d'abeilles qui mit les assaillants en déroute. Ainsi, le plafond plat et les poutres qui le soutiennent sont-ils entièrement recouverts de têtes d'anges : 80 chérubins aux grands yeux doux accolés d'ailes blanches. Un spectacle de toute beauté. La nef en décollerait presque ! Les prières y bourdonnent en permanence.

En quittant Gondar, nous traversons des vallées encore récemment habitées par des Falashas, des juifs noirs éthiopiens, aujourd'hui rapatriés en Israël². Pas à pieds. Par pont aérien. Nous les retrouverons peut-être dans un an !

Du Simien à Lalibela

En route vers Axoum, à l'extrême nord du pays, près de la frontière érythréenne, nous quittons la voiture et marchons une journée à 3500m d'altitude, escortés par un homme en arme, sur le rebord du titanesque escarpement du Simien, en compagnie des splendides babouins gélagas aux crinières fauves et aux canines démesurées. Vertigineuse, la vue coupe le souffle ; necks et aiguilles tranchés dans le basalte font en contrebas les sentinelles de ce plateau céleste en hérissant le vide de dents cyclopéennes. Le regard se perd à l'infini dans une anarchie de canyons et de versants renversés. Rien vu d'aussi beau et d'aussi haut depuis l'escarpement des Tugela Falls, sur le rebord du Lesotho. Aux premières loges du grandiose, les gélagas grappillent pendant des heures des racines d'herbe, leur aliment principal. Seuls singes végétariens de la planète avec les gorilles, ils portent sur le poitrail une tache rouge-sang dépourvue de poils, qui leur a valu leur nom, car en Amharique « chelada » veut dire « coeur saignant ». Nous rampons longtemps parmi eux à nous enivrer de leur doux babil et de leurs gémissements quasi-humains tandis que des petits font des cabrioles en dégringolant par grappes les rochers sous le regard patelin d'une grosse mère. Splendeur sauvage du « Peuple Singe³ ».

Nous reprenons en voiture, une route démente qui désescalade le Simien, traverse la vallée de la Tékézé, autre rivière qui se jette au nord de Khartoum dans le Nil, avant de gagner à travers le Tigré, la mythique Axoum. Là, les légendes de la Reine de Saba et de Ménélik, le fruit de ses amours avec le roi Salomon, rivalisent avec celles de l'Arche de l'Alliance ramenée de Jérusalem, celles de l'arrivée au 4^e siècle du Christianisme en Ethiopie par des moines Syriens ayant converti le roi Ezana, ou celles de la reine Gudith, guerrière juive descendue du Simien, ayant rasé au 9^e siècle une ville de plus en plus isolée par le

² L'opération Salomon, organisée par l'Etat Hébreu en 1991, permit de transporter 15000 Juifs éthiopiens. Ce pont aérien succéda à l'opération Moïse qui avait permis en 1984, l'immigration de 7000 Falachas.

³ Magnifique film de Gérard Vienne qui, en 1989, avait fait connaître les gélagas au monde entier.

contrôle du commerce de la mer rouge par les arabes. De cette richissime histoire restent plantées comme des points d'exclamation, les sublimes stèles monolithiques marquant les tombes des rois, dressées vers le ciel comme des rampes de lancement vers le paradis, des gratte-ciels de la spiritualité dont les étages sculptés dans la syénite grise semblent les étapes spirituelles de la renaissance...

Brisé, abattu comme un titan blessé, comme le mythe axoumite de Prométhée et d'Icare réunis, comme la preuve de la finitude humaine et le témoin de notre orgueil démesuré, le plus lourd monolithe du monde, 530 tonnes d'un seul morceau, qui s'effondra lors de son érection en entraînant Axoum dans sa chute, gît pathétique et désarticulé. Ses treize étages figurés par des rangées de quatre fenêtres et des linteaux, séparés par des excroissances rondes représentant le bout des poutres de soutènement des planchers virtuels, sont autant d'habitations possibles pour les esprits des défunts ou de leurs proches.... Etonnamment, l'obélisque est tombé dans l'axe d'une petite chapelle carrée et crénelée, renfermant peut-être un des plus précieux trésors de l'humanité : l'Arche d'Alliance. Nous venons de finir la lecture de la prodigieuse et convaincante enquête de Graham Hancock⁴ qui essaye de retracer, au cours des siècles, l'errance des Tables de la Loi données par Dieu à Moïse au Mont Sinaï, depuis leur disparition mystérieuse estimée entre le 10^e et le 6^e siècle avant JC, car elles ne figurent pas dans l'inventaire du Temple fait par les armées de Nabuchodonosor qui pillèrent Jérusalem en 587 et déportèrent les hébreux à Babylone, jusqu'à leur arrivée probable en Ethiopie au 5^e siècle après avoir été transportées par des juifs en exil, depuis l'Egypte où elles auraient été conservées deux siècles dans un coffre de bois doré connu sous le nom de l'Arche d'Alliance, sur l'île éléphantine à Assouan. Aucun éthiopien n'en doute, mais cela restait à être démontré pour le reste du monde qui cherche l'Arche depuis plus de deux mille ans. Ceci dit, l'Arche reste invisible. Seul un moine, Gebra Mikael, le « gardien de l'Arche », peut la voir. Personne, ni le Négus Hailé Selassié, ni même le dictateur Mengistu n'a osé enfreindre l'interdit. Ce moine y voue toute sa vie et n'est remplacé qu'à sa mort. Selon la tradition, toute autre personne qui s'en approcherait serait brûlé vif, et l'Arche disparaîtrait aussitôt. Ne dit-on pas « voir Dieu et mourir ? »

Mais le joyau vivant et plus confidentiel de cette virée historique, ce sont les églises perdues du nord Tigré. Fondées par les neufs évangélistes syriens entre le 4^e et le 6^e siècle, elles sont éparpillées dans des paysages farouches au sommet d'aiguilles imprenables et leur seul nom évoque la retraite, les ermites et la contemplation : Maryam Korkor, Abreha Asbeha, Debré Sion. Nos deux favorites ne sont accessibles que par escalade. On ne se refait pas. La première, Petrus et Paulus, dans le groupe des Takatisfi est incrustée sur une vire en dessous d'un surplomb de falaise. Des trous dans le grès offrent un accès aisé mais vertigineux. Le petit bâtiment ressemble à un ermitage du Ladakh, enchâssé dans la paroi. L'intérieur est minuscule, surpeuplé de disciples en pieds, sous la gouverne de Pierre, le roc, et Paul, l'aventurier : la fondation et l'essor de l'Eglise. Thèmes typiquement Syriens. Leur regard traverse les siècles pour se planter droit dans les nôtres avec une étonnante verdeur. Une source sacrée au pied du mur a des vertus médicinales, derrière elle s'ouvre une niche truffée de crânes et de fémurs de saints moines. Le vieux moine qui nous guide a les yeux dévorés par une impressionnante conjonctivite et nous mime qu'il vient tous les jours se laver les yeux à cette source. Ceci explique peut-être cela...

La deuxième église sur laquelle nous avons jeté notre dévolu, justifierait à elle seule un séjour en Ethiopie. C'est Abuna Yemata Guh. L'aiguille creuse, le nid d'aigle, l'ermitage dans le ciel, le défi des archanges. Creusée au sommet d'une aiguille détachée du Plateau gréseux de Korkor, cette église ne s'accède qu'après deux cent mètres d'escalade vertigineuse

⁴ Cf : « le mystère de l'Arche d'Alliance » par Graham Hancock, coll, J'ai lu

offrant de belles prises, mais de courts passages en plein vide. Les vautours nous frôlent, les moines guident nos pieds aveugles dans des trous polis par les siècles, on s'élève au dessus d'une mosaïque de champs moissonnés, le ciel est bleu dru, on se rapproche incontestablement de Dieu. Un tronc suspendu au dessus d'une crevasse permet l'accès à la base de l'aiguille, c'est le début du sanctuaire.

Dans le grès sont gravées des croix que l'on baise avant de grimper pieds nus sur une petite plate-forme, de là une autre passerelle perchée dans le vide mène à une vire en dévers, très exposée. La paroi à droite, le vide à gauche, pas de rambarde, un mètre de large. On la suit sur dix mètres ; un rubicon en plein ciel ; elle conduit à une hypogée ouvrant sur une porte. Déjà cette niche est imprégnée d'encens et le bois de sycomore de la porte ploie sous le poids des siècles. Le moine fait choir une chevillette en tournant une bobinette et nous ouvre l'accès à l'un des plus beaux joyaux du monde. Une crypte enluminée de fresques du 15^e siècle, intactes, avec deux plafonds ronds rassemblant les douze apôtres et les neufs évangélistes rayonnants, les pères de l'Eglise, Abraham et Jacob, les trois anges, Mikael, Gabriel, Raphaël, l'épée brandie et les ailes étalées. Chaque personnage est comme le barreau d'une roue céleste qui tourbillonne au plafond au dessus de nos têtes. Ils ont de gros turbans accentués de larges auréoles et de lourds manteaux de pèlerins. Le sentiment d'être bien. Sous leur regard et leur protection. De pouvoir rester là pour toujours, de pouvoir consacrer sa vie à la prière. Sortilèges. Les moines, un flambeau à la main, marmonnent leurs prières :

— Kedest Mariam, yamlak enat, aounim betachem lemnen yelen...

Les flammes font danser leurs ombres sur les fresques. Dieu qu'ils se ressemblent ces prophètes peints au 15^e siècle et ces ermites d'aujourd'hui ! Permanences. En ressortant, les trois cent mètres de vide tout autour et le soleil éblouissant filent le vertige. Dans la vie il y a un avant Guh et un après Guh : tout simplement divin !

A Lalibela, nous avons la chance de tomber en plein Noël éthiopien. Trente mille pèlerins ont envahi cette Jérusalem éthiopienne, rêvée et conçue par le Roi Lalibela à son retour de vingt cinq ans d'exil en Terre Sainte, avec selon la légende, l'aide nocturne de légions d'anges qui suppléaient le travail des ouvriers et selon l'histoire par la présence à ses côtés de mystérieux « hommes blancs aux cheveux rouges », très probablement des templiers récemment chassés de la ville éternelle par Saladin, et obsédés par la quête de l'Arche d'Alliance. Douze églises monolithes sont ainsi nées du tuf volcanique en vingt quatre ans, excavées, creusées, reliées entre elles par un dédale de souterrains, séparées en deux groupes par le Yordanos, le « Jourdain », et articulées comme un chemin initiatique allant du tombeau d'Adam à Beta Medani Alem, la « maison du sauveur du monde », en passant par la « maison de Marie » où figurent des chevaliers en armure, des croix templières et latines ainsi que l'étoile de David et des sceaux de Salomon. Le parcours se poursuit par l'église du Golgotha qui symbolise le Saint-Sépulcre et sa chapelle de la Trinité, ornée d'impressionnants bas-reliefs de saints porteurs de croix de procession. Toutes les églises ont d'ailleurs leurs croix de procession, plus belles les unes que les autres. La plus célèbre étant celle de Lalibela, conservée dans le Saint des Saints de Beta Maryam et pesant 7 kg d'or massif. Le pauvre moine qui la présente aux visiteurs et aux pèlerins ne peut la porter qu'une minute dans ses bras. C'est une lourde responsabilité !

L'église la plus belle et la plus célèbre reste Beta Ghiorghis avec son plan cruciforme et ses trois étages excavés de l'intérieur, littéralement isolée de la masse d'une colline de grès rose par une tranchée de douze mètres de profondeur. Elle est archétypale avec sa symétrie et ses fenêtres orientales, ses niches d'ermites et ses corniches où roucoulent les pigeons. Son toit plat a la forme d'une croix gigogne dans laquelle sont taillées trois autres croix exposées au ciel. On y accède par des descenderies qui débouchent sur la cour au fond de la tranchée

profonde dont les murs sont percés de cellules servant d'habitations aux moines. Le chef d'oeuvre construit après les 11 ébauches... Des prêtres font résonner de larges tambours de peau dans la cour. Les vibrations imprègnent l'air et semblent les pulsations de l'édifice sacré.

A Lalibela on voit tout cela et bien plus, mais il nous faut malheureusement aussi beaucoup d'imagination pour ne pas voir les monceaux d'ordures entassées dans les coursives des églises, les immondes échafaudages et la tôle ondulée posés provisoirement par l'Unesco, les hordes de mendiants professionnels qui nous dressent des embuscades à tous les tournants, ne pas sentir les étrons qui conchient la ville sainte, ne pas souffrir des mouches qui font mentir la légende selon laquelle, Lalibela, à sa naissance en tant que frère cadet, aurait pourtant été prédestiné à être roi par un essaim d'abeilles venu le recouvrir. Sa mère se serait alors écriée : « Lalibela », c'est à dire : « les abeilles reconnaissent sa souveraineté ». Aujourd'hui la ville sainte est recouverte de mouches et les pèlerins vont se soulager sur les tombes. Mais quand on est un touriste, on ne souffre pas vraiment de tout cela, on a le ventre plein, de l'imagination et de belles photos dans de beaux guides qui rappellent les splendeurs passées d'une époque révolue où le tourisme et la mauvaise conscience, les distributeurs de stylos et d'argent, les faux-moines et les mafias de mendiants ne s'étaient pas encore abattus sur Lalibela. Nous faisons cependant une rencontre extraordinaire à Lalibela : l'aquarelliste Tegegne Yirdaw, autodidacte de génie perdu parmi les « marchands du Temple ». Jean-Claude Guilbert appelle ces personnages isolés des « fleurs de pavé ». Tegegne en est une belle. De loin, ses œuvres ressemblent à du David Roberts : même, finesse, même précision, même grandeur romantique, même ombres. Il peint sur du papier de qualité que des touristes-afficionados du monde entier lui envoient. Nous lui achetons « le Tombeau d'Adam », pour un clin d'œil à notre marche dans les pas des premiers hommes.

Nous sommes ravis de ce voyage. Parcourue ainsi l'Ethiopie est un enchantement. Nous avons vu en douze jours et en toute sécurité, ce qui nous aurait demandé six mois à pied. Poser son derrière le matin sur une cuvette propre, tout le jour sur le siège moelleux de la voiture, être à l'abri des mouches dans l'habitable climatisé, ne pas sentir l'odeur de merde rampante qui baigne la campagne, s'asseoir à la terrasse des cafés avec les mignons enfants maintenus en respect sans qu'on s'en aperçoive par un cerbère au long fouet, être protégé sur les sites déserts par la taxe que l'on paye, par l'écot que l'on donne à un faux-guide qui chasse tacitement la concurrence, n'avoir aucun rapport direct avec personne, être doté d'un gentil chauffeur qui connaît le chemin, ce qui évite d'avoir à le demander, se retrancher le soir en famille, à une bonne table, après une bonne douche, et fondre dans un grand lit moelleux dans le silence de la nuit, sans chien, sans coq, sans puces, sans vagissements, sans bêlements de boucs en rut, sans attroupements de curieux bruyants, ça donne tout de suite une autre perception du pays et de ses habitants. Ça change la vie ! Ça change la vue ! Cela anesthésie de confort, cela berce de belles illusions, ça nourrit le regard, ça promène sans souffrances dans le fantasme historique à fleur de pierre, parmi les songes pétrifiés et les grandeurs de populations et civilisations disparues, plutôt que dans la prise directe avec réalité, violente, misérable et crue. C'est une expérience désincarnée, éthérée. En dix jours nous n'avons rencontré personne, n'avons eu de conflit avec personne, n'avons vu, hormis la misère, que le côté positif des choses, comme dans un beau reportage culturel sur Arte, confortablement assis dans un canapé.

C'est le problème inhérent au tourisme dans un pays du Tiers Monde. A voyager dans l'histoire en quête de vieilles pierres et d'émotions esthétiques, on ne voyage plus dans le présent, ni dans le réel. Cela participe de la chosification du monde et de l'instrumentalisation de l'Autre à des fins marchandes. C'est une transfiguration. Pas de l'observateur. Pas de nous-mêmes : du pays tout entier ! Réduit à une merveilleuse succession de cartes postales. Et c'est

tant mieux. Nous avons tant besoin de beauté, de calme, et de contemplation. Nous passons comme des anges...

Ces constats ne veulent pas dire qu'un touriste a nécessairement un cœur de pierre et qu'il est insensible à la souffrance des populations des régions qu'il traverse dans sa voiture comme un martien dans une soucoupe volante, bien au contraire. Le scandale de la misère n'en est que plus violent et intolérable. Quel voyageur n'a pas été bouleversé par le regard d'un enfant pouilleux qui se suspend gentiment à son pantalon avant d'être chassé violemment par un guide ? Ne s'est pas senti mal à l'aise au spectacle d'une famille en hardes, aperçue furtivement, par accident, entre un bon repas et un beau temple ? Ça ne veut pas dire non plus que le tourisme soit intrinsèquement une mauvaise chose, car ce pays en a un besoin vital, mais que c'est un tout autre voyage que celui que nous avons entrepris, et nous ne nous étonnons plus d'avoir eu, à pieds, une perception nécessairement radicalement différente. C'est pour nous très important de connaître les deux côtés de la vitre de la voiture, car nous savons que notre perception du pays ne peut pas être la même que celles de nos futurs lecteurs qui auront visité le pays dans ces conditions, mais à qui nous devons raconter malgré tout, et malgré la tentation de tout édulcorer, ce qui nous est simplement arrivé dans « l'Ethiopie réelle », celle qui s'arpente à pieds, sans guide et sans interprète. Ce voyage en voiture a donc eu le mérite, en plus de nous révéler la stupéfiante beauté de l'Ethiopie et des éthiopiens ainsi que la richesse insondable de leur passé et de leur culture, le mérite de nous préparer à être largement incompris. Bref ! Vive le tourisme !

La cerise sur le gâteau est de passer à Addis, une soirée dans un restaurant « traditionnel » pour touristes, tel que le « Fasika », où l'on peut déguster de l'excellente cuisine éthiopienne formatée pour nos tripes et nos palais délicats, une enjera pas trop acide, des tibs dignes des brochettes et des barbecues américains, devant des danseurs virtuoses qui interprètent toutes les danses traditionnelles du pays, en changeant à chaque fois de costumes. La performance vaut le détour. En rang de face, deux couples superbes, dansent sur une musique très rythmée à base de battements de mains tels qu'on en entend qu'en Ethiopie, des battements de mains explosifs, se déhanchent, hochent de la tête, hoquètent des épaules en se tenant la taille, balancent en cadence les jambes, font rebondir de lourds colliers sur leurs torsos, virevoltent de concert dans une fantasia de tous les diables. A la fois sensuelle et martiale, gymnique et chorégraphique, physique et esthétique. Une débauche d'énergie sans le moindre essoufflement, sans la moindre goutte de sueur, le sourire aciérin accroché au visage. Ces athlètes sont incroyables. Nous sommes littéralement scotchés. Incontestablement, ce sont les danses les plus dynamiques de la planète, sous nos yeux, pour notre plaisir reconstituées. Danses « villageoises » que nous ne verrons nulle part ailleurs dans le pays, mais qui existent. La preuve.